

# Le Pays<sup>des</sup> contes

L'Éveil du dragon



CHRIS COLFER

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cyril Laumonier*

Michel  
LAFON

Titre original: *The Land of Stories, A Grimm Warning*

© Chris Colfer, 2014

Illustrations intérieures © Brandon Dorman, 2014

Première publication en langue originale par Little, Brown and Company

© Éditions Michel Lafon, 2015, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti – CS 70024

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.lire-en-serie.com](http://www.lire-en-serie.com)

À J. K. Rowling, C. S. Lewis, Roald Dahl, Eva Ibbotson,  
L. Frank Baum, James M. Barrie, Lewis Carroll,  
et tous les auteurs extraordinaires qui ont appris au monde à croire à la magie.  
Quand je pense au temps que j'ai passé à fouiller des placards,  
à chercher la deuxième étoile à droite, et à attendre ma lettre d'admission à Poudlard...  
Ce n'est pas étonnant que j'aie eu des mauvaises notes à l'école.

À tous les professeurs et les bibliothécaires  
qui ont soutenu cette série et l'ont intégrée à leurs cours,  
les mots me manquent pour exprimer ma gratitude.



**« VOUS AVEZ DES ENNEMIS ? BIEN.  
CELA SIGNIFIE QUE VOUS AVEZ COMBATTU POUR QUELQUE CHOSE  
AU MOINS UNE FOIS DANS VOTRE VIE. »**

**WINSTON CHURCHILL**





## PROLOGUE

# LES INVITÉS DE LA GRANDE ARMÉE

**1** *811, Forêt-Noire, Confédération du Rhin*

Tout le monde savait bien pourquoi cette partie de la campagne avait été baptisée la « Forêt-Noire ». Les feuilles et le bois, d'une teinte sombre inhabituelle, étaient pratiquement indiscernables à la nuit tombée. Il était impossible de voir ce qui se tapissait dans cette forêt dense, même quand une lune claire d'une timidité enfantine perçait à travers les nuages.

Un air froid distillait un voile entre les arbres. C'était une vaste forêt ancienne dont les racines plongeaient aussi profondément dans la terre que les branches s'élevaient haut dans le ciel. Sans le modeste chemin qui sinuait à travers, on l'aurait crue vierge et inconnue des hommes.

Une calèche austère tirée par quatre puissants chevaux fusait à travers la forêt comme un boulet de canon. Une paire de lanternes brinquebalantes illuminait la route et donnait au véhicule l'aspect d'une immense créature aux yeux flamboyants. Deux soldats français de la Grande Armée de Napoléon chevauchaient à ses côtés. Pour voyager incognito, ils avaient recouvert leurs uniformes bigarrés de capes noires. Personne au monde ne devait connaître leur plan.

Très vite, le convoi arriva au bord du Rhin, dangereusement proche de la frontière de l'Empire français qui ne cessait de s'étendre. On y installait un grand camp, où des centaines d'hommes de troupe montaient des dizaines de tentes beiges et pointues.

Les deux soldats qui suivaient l'attelage descendirent de cheval et ouvrirent la portière du véhicule. Ils en extirpèrent deux hommes qui, les mains liées derrière le dos et la tête recouverte d'un sac noir, grognaient et hurlaient des propos étouffés sous leurs bâillons.

Les soldats les poussèrent dans la tente la plus grande au centre du camp. Malgré leurs visages masqués, ces hommes percevaient bien que l'endroit était très lumineux et ils sentirent le moelleux d'un tapis sous leurs pieds. Les soldats les firent asseoir de force sur des chaises.

– *J'ai amené les frères*<sup>\*1</sup>, entendirent-ils de la voix d'un des militaires postés derrière eux.

– *Merci, capitaine*, dit une autre voix de l'autre côté. *Le général sera bientôt là.*<sup>\*</sup>

On retira les sacs de la tête des deux hommes et l'on enleva le tissu qu'ils avaient dans la bouche. Quand leurs yeux se furent habitués à la lumière, ils découvrirent un grand homme corpulent assis à un bureau massif en bois. Il affichait une posture autoritaire et son visage n'avait rien d'amical.

---

1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (*N.d.T.*).



– Bonjour, les frères Grimm, dit-il avec un terrible accent. Je suis le colonel Philippe Baton. Merci de vous joindre à nous ce soir.

Wilhelm et Jacob Grimm levèrent les yeux vers lui. Au vu des contusions, des éraflures et de leurs vêtements dépenaillés, les amener là n'avait pas dû être de tout repos.

– Avions-nous le choix ? demanda Jacob, qui cracha du sang sur le tapis.

– J'imagine que vous avez déjà fait connaissance avec le capitaine de Lange et le lieutenant Rembert, répondit le colonel Baton en désignant les soldats qui les avaient escortés.

– Je ne dirais pas ça comme ça, répliqua Wilhelm.

– Nous avons essayé de nous montrer polis, colonel, mais ils refusaient de coopérer, expliqua le capitaine de Lange.

– Nous avons dû insister, ajouta le lieutenant Rembert.

Les frères observèrent l'intérieur de la tente ; pour une structure qui venait d'être montée, elle était impeccablement décorée. Dans un coin, au fond, une horloge de parquet indiquait chaque seconde de la nuit, des candélabres jumeaux brillaient de part et d'autre de l'ouverture arrière, et une grande carte de l'Europe, sur laquelle des drapeaux français miniatures marquaient les territoires conquis, était déployée sur le bureau.

– Qu'est-ce que vous nous voulez ? exigea de savoir Jacob, en tentant de se libérer des cordes qui lui liaient les mains.

– Si vous vouliez notre mort, vous nous auriez sans aucun doute déjà tués, dit Wilhelm, luttant lui aussi contre ses liens.

Leur incorrection accentua l'air renfrogné du colonel.

– Le général Marquis exigeait votre présence non pas pour vous faire du mal, mais pour vous demander de l'aide, dit le colonel Baton. Mais à votre place, je changerais de ton si vous ne voulez pas qu'il revienne sur ses intentions.



Les frères Grimm échangèrent un regard nerveux. Le général Jacques Marquis était un des plus craints de la Grande Armée de l'Empire français. Rien qu'à entendre son nom, ils en avaient froid dans le dos. Mais pourquoi donc s'intéressait-il à eux ?

Des effluves prononcés envahirent soudain la tente. Les frères Grimm virent bien que les soldats les sentaient aussi, à leur façon de se crispier, même si personne ne dit rien.

– Tss, tss, tss, colonel, dit une voix claire à l'extérieur. Ce n'est pas une façon de traiter nos invités.

De toute évidence, celui à qui appartenait la voix écoutait depuis le début.

Le général Marquis pénétra dans la tente entre les chandeliers. Les flammes virevoltèrent sous le souffle d'air et la tente s'emplit de la puissante fragrance de son eau de Cologne.

– Général Jacques Marquis ? demanda Jacob.

Pour un homme à la réputation aussi intimidante, sa carrure était quelque peu décevante. De petite taille, il avait de grands yeux gris et des mains imposantes. Son couvre-chef rond dépassait ses épaules et de nombreuses médailles ornaient son uniforme. Il enleva son chapeau, qu'il posa sur la table, révélant un crâne totalement chauve. Il s'assit nonchalamment sur le grand fauteuil derrière le bureau et posa les mains sur son ventre avec délicatesse.

– Capitaine de Lange, lieutenant Rembert, veuillez libérer nos visiteurs, ordonna le général Marquis. Ce n'est pas parce que nous vivons une période de troubles que nous pouvons nous permettre de manquer aux règles de l'hospitalité.

Le capitaine et le lieutenant obéirent. Un sourire ravi apparut sur le visage du général, mais les frères Grimm ne se laissèrent pas abuser, ses yeux ne montraient pas la moindre compassion.

– Pourquoi nous avoir amenés ici de force ce soir ? demanda Wilhelm. Nous ne représentons aucun danger pour l'Empire.







– Nous sommes linguistes et écrivains! ajouta Jacob. Vous n’avez rien à gagner avec nous.

Le général laissa échapper un petit rire avant de porter une main désolée à sa bouche.

– C’est très beau, ce que vous me racontez, mais je suis plus malin que cela, répondit Marquis. Voyez-vous, je vous observe, les frères Grimm, et je sais que, à l’instar de vos histoires, il faut voir au-delà des mots. *Donnez-moi le livre !\**

Il claqua des doigts et le colonel Baton sortit un grand ouvrage du bureau. Il le posa avec fracas devant le général, qui se mit à en tourner les pages. Les frères Grimm le reconnurent immédiatement. C’était leur livre.

– Vous voyez ce que c’est? s’amusa le général Marquis.

– C’est un exemplaire de notre livre de contes pour enfants, répondit Wilhelm.

– *Oui\**, dit le général sans détacher ses yeux du papier. Je suis un grand admirateur de votre travail, messieurs. Vos contes sont si imaginatifs, si *merveilleux\**... D’où vous sont venues toutes ces histoires?

Les frères Grimm s’adressèrent un regard prudent, ne comprenant toujours pas où il venait en venir.

– Ce ne sont que des contes de fées, dit Jacob. Nous en avons inventé certains, mais la plupart sont des contes populaires transmis de génération en génération.

Le général Marquis écoutait en hochant lentement la tête.

– Mais transmis par qui? s’écria-t-il en claquant le livre devant lui; son sourire s’effaça et ses yeux gris jonglèrent entre les deux frères.

Ni Wilhelm ni Jacob ne savait quelle réponse il attendait.

– Par des familles, des cultures, des enfants, leurs parents, par...

– *Des fées?* dit le général avec le plus grand sérieux, le visage parfaitement inerte.



Tout le monde se tut sous la tente. Lorsque le malaise devint insupportable, Wilhelm regarda Jacob, et les deux frères eurent un rire forcé, se moquant de son idée.

– Des fées ? répéta Wilhelm. Vous pensez que des fées nous ont transmis ces contes ?

– Les fées n'existent pas, général.

L'œil gauche du général Marquis se contracta violemment, ce qui surprit les deux frères. Il ferma les yeux, se massa lentement le visage, jusqu'à ce que ses spasmes cessent.

– Pardonnez-moi, messieurs, s'excusa le général avec un sourire faux. Mon œil tressaute chaque fois que l'on me *ment*.

– Nous ne vous mentons pas, général, dit Jacob. Mais si nos histoires vous ont convaincu du contraire, alors vous nous faites le plus beau des compliments...

– Silence ! ordonna le général Marquis dont l'œil se remit à convulser. Vous m'insultez, les Grimm ! Nous vous espionnons depuis longtemps. Nous connaissons l'existence de la femme éblouissante qui vous rapporte ses histoires !

Les frères Grimm restèrent paralysés, le cœur battant, des gouttes de sueur au front. Bien qu'ils aient tenu leur promesse pendant des années, ils n'avaient pas su préserver le plus grand secret de leur vie.

– Une *femme éblouissante* ? demanda Wilhelm. Général, vous entendez ce que vous dites ? C'est ridicule.

– Mes hommes l'ont vue de leurs propres yeux. Elle porte des robes qui étincellent comme un ciel étoilé, avec des fleurs blanches dans les cheveux et une longue baguette de cristal. Elle vous rapporte un nouveau conte pour vos livres à chacune de ses visites. Mais *d'où* vient-elle ? C'est la question qui me taraude. Après avoir étudié des cartes des jours durant, je dois m'y résoudre, cette femme vient d'un endroit qui ne figure sur aucune d'entre elles.



Wilhelm et Jacob hochèrent la tête, cherchant à nier en bloc ses déclarations. Mais comment nier la vérité ?

– Vous autres, militaires, vous êtes tous les mêmes, dit Jacob. Vous avez déjà conquis la moitié du monde connu, et vous en voulez toujours plus... Alors, vous inventez! Vous êtes comme le roi Arthur, obsédé par la quête du Saint-Graal...

– *Apportez-moi l'œuf!*\*

Le capitaine de Lange et le lieutenant Rembert sortirent de la tente et revinrent un instant plus tard en portant une lourde boîte fermée par des chaînes. Ils la posèrent sur le bureau juste devant le général Marquis.

Ce dernier plongea la main dans son uniforme et en tira une clé qu'il gardait en sécurité autour de son cou. Il déverrouilla les chaînes et ouvrit la boîte. Brandissant une paire de gants de soie blancs, il les enfila. Il mit alors les mains dans la boîte et en sortit un œuf géant, fait de l'or le plus pur que les frères eussent jamais vu. Cet œuf d'or venait de toute évidence d'un autre monde.

– N'est-ce pas la plus belle chose que vous ayez jamais vue ? demanda le général Marquis, presque en transe devant l'œuf. Et selon moi, ce n'est que le début... je crois qu'il ne s'agit que d'un infime échantillon des merveilles qui nous attendent dans le monde dont sont issus vos contes, les Grimm. Et vous allez nous y conduire.

– Nous ne pouvons pas vous y emmener ! dit Jacob qui tenta de se lever, mais le lieutenant Rembert le repoussa sur son siège.

– La Bonne Fée... la femme étincelante dont vous parlez... rapporte les contes de son monde pour les partager avec nous, précisa Wilhelm.

– Elle seule est capable de voyager entre les mondes. Nous n'y sommes jamais allés, et nous ne pouvons vous y emmener.

– D'ailleurs, comment avez-vous mis la main sur cet œuf ?

Le général Marquis le reposa avec précaution dans la boîte.



– Grâce à l'une de vos connaissances, l'autre femme qui vous dicte des contes. *Apportez-moi le corps de la femme oiseau!*\*

Le colonel Baton quitta la tente et revint un instant plus tard en tirant un chariot fermé par des barreaux. Il enleva la couverture qui l'enveloppait, et les frères Grimm sursautèrent. Dans le chariot gisait le corps sans vie de la Mère l'Oie.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait? hurla Wilhelm en bondissant, mais on le repoussa immédiatement.

– J'ai bien peur qu'on ne l'ait empoisonnée dans une taverne du coin, déclara le général Marquis sans l'ombre d'un remords. Quelle tristesse qu'une femme aussi spirituelle nous quitte, mais ce sont les accidents de la vie. Cet œuf était en sa possession. Ce qui m'interpelle... car si *cette vieille peau* a trouvé le moyen de voyager entre les mondes, je suis sûr que vous en êtes également capables.

Le visage des frères s'empourpra et leurs narines s'écarrillèrent.

– Et que ferez-vous lorsque vous arriverez là-bas? Vous vous attribuez le monde des contes de fées au nom de l'Empire français? demanda Wilhelm.

– Enfin, oui, répondit le général Marquis comme si c'était évident.

– Vous n'avez aucune chance! lança Jacob. Ce monde abrite des gens et des créatures que vous n'imaginez même pas! Des gens et des créatures plus puissantes que vous ne le serez jamais! Votre armée se fera écraser à la seconde où elle posera le pied là-bas.

Le général Marquis lâcha un nouveau rire.

– Ce n'est pas prêt d'arriver, les Grimm. Voyez-vous, la Grande Armée prépare quelque chose de grandiose; nous prévoyons de conquérir de nombreux territoires d'ici la fin de l'année prochaine. Le monde des contes de fées n'est qu'une miette de la part du gâteau que nous convoitons. Au moment où nous parlons, des milliers et des milliers de soldats français s'entraînent, ils formeront la plus grande armée que le monde ait jamais connue. Je doute que quiconque puisse



nous résister: ni les Égyptiens, ni les Russes, ni les Autrichiens, alors certainement pas une bande de fées et de gobelins.

– Alors, qu'est-ce que vous attendez de nous? demanda Wilhelm. Et si l'on ne pouvait vous offrir un passage vers cet autre monde?

Le général sourit, avec sincérité cette fois. Avec un regard cupide, il leur annonça enfin ce qu'il désirait.

– Frères Grimm, vous avez deux mois pour trouver un accès au monde des contes.

– Et si nous en sommes incapables? demanda Jacob. Comme je l'ai dit, la Bonne Fée est très mystérieuse. Il se peut que nous ne la revoyions plus jamais.

Le visage du général devint soudain mauvais et glaçant.

– Tss, tss, tss, les Grimm. Vous n'échouerez pas, car l'avenir de vos amis et de votre famille dépend de vous. Je sais que vous ne les laisserez pas tomber.

Un reniflement discret résonna sous la tente, mais cela ne venait d'aucun des frères Grimm. Jacob se tourna vers la cage et vit la Mère l'Oie porter une main à sa bouche. À la surprise générale, elle revenait à la vie comme si elle se réveillait après une longue nuit de sommeil réparateur.

– Où suis-je? demanda-t-elle.

Elle s'assit et se frotta la tête. Elle fit craquer son cou et bâilla un grand coup.

– Oh, non! Est-ce que l'Espagne a lancé une nouvelle Inquisition? Depuis combien de temps suis-je dans les vapes?

Le général se leva lentement et écarquilla les yeux, déconcerté.

– Mais comment est-ce possible? On l'a empoisonnée!

– Eh bien, je ne dirais pas «empoisonnée»... disons qu'on m'a trop servi! dit la Mère l'Oie en inspectant la tente. Voyons. La dernière chose dont je me souviens, c'est ma taverne préférée en Bavière. Le patron n'est pas rat, quand il verse... Il s'appelle Lester, c'est un type



adorable et un vieil ami à moi. J'ai toujours dit que j'appellerais mon premier enfant comme lui, le jour où j'en aurais un... Attendez une minute! Jacob? Willy? Nom d'un Merlin, qu'est-ce que vous fichez ici?

– On nous a enlevés! répondit Jacob. Ces hommes comptent envahir le monde des contes de fées dans deux mois. Ils vont s'en prendre à notre famille si on ne leur montre pas le passage!

La Mère l'Oie resta bouche bée en dévisageant les frères et les soldats. Elle avait déjà du mal à reprendre connaissance d'une façon générale, mais cette information la déboussola carrément.

– Mais... mais... mais comment savent-ils?

– Ils nous espionnaient, dit Jacob. Nous tous... Ils ont votre œuf d'or! Ils ont une armée de plusieurs milliers d'hommes et veulent s'emparer du monde des contes de fées au nom de la France...

– *Silence!* ordonna le colonel Baton aux deux frères.

Le général Marquis leva la main pour le faire taire.

– Non, colonel, tout va bien. Car cette femme va aider nos amis à accomplir leur mission. Après tout, elle ne voudrait pas que quelque chose arrive à la famille Grimm, elle non plus, n'est-ce pas?

Il la regarda à travers les barreaux comme un animal. Ce n'était pas la première fois que la Mère l'Oie se réveillait dans un endroit ou une situation étrange, mais là, c'était le pompon. Elle avait toujours eu peur que le secret sur son monde soit levé, mais n'aurait jamais cru que cela se ferait dans des circonstances aussi extrêmes.

Ses joues devinrent toutes rouges, elle commençait à paniquer.

– Faut que je file! s'exclama-t-elle.

Elle tendit la main et l'œuf d'or flotta hors de la boîte, directement dans le chariot où elle était assise. Puis, dans un éclat aveuglant, la Mère l'Oie disparut avec son œuf.

Les soldats dans la tente poussèrent des cris, mais le général, lui, resta de marbre. La détermination dans son regard s'accrut alors qu'il



scrutait le chariot dont la Mère l'Oie venait de s'échapper. Il n'avait jamais rien vu d'aussi incroyable, et cela lui prouvait que tout ce qu'il poursuivait existait réellement.

– *Général, quelles sont vos instructions ?\** demanda, anxieux, le colonel Baton.

Le général baissa les yeux et se décida, en pointant du doigt les frères Grimm.

– *Emmenez-les !\**

Avant d'avoir le temps de comprendre, les frères se retrouvèrent de nouveau bâillonnés, les mains liées derrière le dos, et on leur remit un sac noir sur la tête.

– Les Grimm, vous avez deux mois, ajouta le général, incapable de détacher les yeux du chariot. Trouvez un portail d'ici deux mois, sinon je tuerai sous vos yeux tous ceux que vous aimez !

Les frères gémirent sous leurs masques. Le capitaine de Lange et le lieutenant Rembert les hissèrent et les tirèrent hors de la tente. Leurs gémissements étouffés s'entendaient dans tout le campement; on les poussa dans la calèche et on les renvoya dans la forêt obscure.

Le général Marquis se rassit dans son fauteuil. Il poussa un soupir de satisfaction alors que son cœur et son esprit s'emballaient. Son regard se posa sur le livre des frères Grimm qui trônait sur son bureau et il émit un petit ricanement. Pour la première fois, le monde des contes n'avait plus la démesure d'une quête arthurienne; c'était une victoire à portée de main.

Le général prit un des drapeaux français miniatures de sa carte de l'Europe et le planta sur la couverture du livre. Peut-être les frères Grimm avaient-ils raison, peut-être que le monde féerique recelait des merveilles qu'il n'avait encore jamais pu imaginer, mais à présent, il se les représentait assez bien...



## CHAPITRE 1

# L'OCCASION D'APPRENDRE

**I**l était minuit et demi et une seule lampe était encore allumée dans Sycamore Drive. Derrière une fenêtre à l'étage dans la maison du Dr Robert Gordon, une ombre passait et repassait, celle de Conner Bailey, son beau-fils, qui faisait les cent pas dans sa chambre. Il savait depuis des mois qu'il irait en Europe, mais avait attendu la veille au soir de son départ pour préparer ses affaires.

Les rediffusions d'une série de science-fiction n'arrangeaient en rien sa procrastination. L'idée d'une femme capitaine menant une expédition contre une race extraterrestre hostile le captivait. Mais en levant les yeux vers son horloge, il réalisa qu'il n'avait plus que sept heures avant d'aller à l'aéroport, ce qui le poussa à éteindre la télé et à se concentrer sur ses bagages.



– Voyons, se dit Conner... je passerai trois jours en Allemagne, il me faut *douze* paires de chaussettes.

Il acquiesça, sûr de lui, et jeta une douzaine de paires dans sa valise.

– On ne sait jamais, il peut y avoir plein de flaques d'eau en Europe.

Il prit une dizaine de sous-vêtements de son armoire et les étala sur son lit. C'était plus qu'il n'en avait besoin, mais un épisode traumatisant en maternelle s'était terminé par un lit souillé. Conner avait, depuis, appris à ne pas se limiter en matière de sous-vêtements.

– Bon, je crois que j'ai tout ce qu'il me faut, poursuivit-il en recomptant les articles dans sa valise. Sept tee-shirt, quatre pulls, ma pierre porte-bonheur, deux écharpes, mon autre pierre porte-bonheur, slips, chaussettes, pyjama, mon jeton de poker porte-bonheur et ma brosse à dents.

Il inspecta sa chambre, se demandant de quoi un garçon de son âge pouvait encore avoir besoin en Europe.

– Oh, des pantalons ! Il me faut des pantalons !

Après avoir ajouté les articles manquants et pourtant indispensables, il s'assit au bord de son lit et prit une profonde inspiration. Un sourire bêtement béat apparut sur son visage. Il ne pouvait s'en empêcher, il était surexcité !

À la fin de la dernière année scolaire, Mme Peters, proviseure de Conner, l'avait convoqué dans son bureau pour lui offrir une opportunité exaltante.

– Je vais avoir des problèmes ? avait-il demandé en s'asseyant en face d'elle de l'autre côté du bureau.

– Monsieur Bailey, pourquoi me posez-vous toujours cette question lorsque je vous convoque dans mon bureau ? avait-elle répondu en le regardant par-dessus ses lunettes.

– Désolé. Une vieille habitude, j'imagine...

– Je vous ai convoqué ici pour deux raisons. Tout d'abord, je me demandais si Alex s'habituaient bien à sa nouvelle école dans le... où est-ce ? dans le Vermont ?



Conner avait ravalé sa salive, les yeux écarquillés. Il lui arrivait d'oublier le mensonge que sa famille avait raconté à l'école au sujet de sa sœur.

– Oh! Elle va très bien! Elle n'a jamais été aussi heureuse!

Mme Peters s'était mordu la lèvre, avait hoché la tête, presque déçue par ce qu'elle entendait.

– Merveilleux, tant mieux pour elle, bien qu'il m'arrive de souhaiter égoïstement son retour parmi nous. Mais votre mère m'a détaillé les programmes proposés aux élèves là-bas, et je suis sûre qu'elle en profite pleinement.

– Tout à fait! avait renchéri Conner, tout en évitant que leurs regards ne se croisent. Et Alex a toujours adoré les arbres... et le sirop d'érable... alors le Vermont lui correspond très bien.

– Je vois. Et elle habite chez votre grand-mère? C'est bien cela?

– En effet, elle est toujours chez ma grand-mère... qui, elle aussi, adore les arbres et le sirop d'érable. C'est de famille, il faut croire.

Conner avait tourné la tête vers la droite, pris de panique l'espace d'une seconde, lorsqu'il n'avait pu se souvenir de la direction dans laquelle les menteurs tournaient le plus souvent la tête – il l'avait entendu dans une émission à la télé.

– Alors, vous lui adresserez mon meilleur souvenir, et dites-lui de passer nous voir la prochaine fois qu'elle rentrera.

– Ça marche! s'était exclamé Conner, soulagé de pouvoir enfin changer de sujet.

– Maintenant, parlons de la seconde raison pour laquelle je vous ai fait venir, avait enchaîné Mme Peters, droite comme un I, en poussant une brochure devant elle. J'ai eu de bonnes nouvelles de la part d'une ancienne collègue qui enseigne à Francfort, en Allemagne. Apparemment, l'université de Berlin a découvert une boîte à souvenirs qui aurait appartenu aux frères Grimm. Je présume que vous vous souvenez d'eux, depuis mes cours en classe de sixième.





– Vous plaisantez ? Ma grand-mère les a connus !

– Je vous demande pardon ?

Conner était resté figé, à la regarder, paralysé par sa bêtise.

– Je veux dire... oui, bien sûr, je me souviens. Les types des contes de fées, c'est ça ? Ma grand-mère nous lisait leurs histoires tout le temps.

– Voilà, avait répondu Mme Peters avec le sourire ; elle s'était habituée aux étranges élans de Conner, au point de faire l'impasse sur celui-ci. Et d'après l'université de Berlin, on a découvert dans la boîte trois contes de fées inédits !

– Génial !

Conner avait été sincèrement ravi par la nouvelle et il savait que sa sœur le serait autant que lui.

– Je suis bien d'accord avec vous. Et cerise sur le gâteau, l'université de Berlin organise un grand événement pour dévoiler ces contes. Ils seront lus en public pour la première fois en septembre, trois semaines après la rentrée, au Sankt-Matthäus-Kirchhof, le cimetière où sont enterrés les frères Grimm.

– C'est super, tout ça ! Mais quel rapport avec moi ?

– Eh bien, puisque vous devenez à votre tour un petit Grimm...

Conner avait ricané maladroitement avant de tourner la tête à gauche. Elle n'avait pas idée à quel point elle avait visé juste avec son compliment.

– Je me disais que vous seriez intéressé par le voyage que j'organise, avait-elle poursuivi en poussant davantage la brochure vers lui. J'ai décidé d'inviter quelques élèves sélectionnés, dont vous faites partie, des élèves qui se montrent passionnés par l'écriture et la narration, pour m'accompagner à Berlin et faire partie des premiers qui entendront ces contes.

Conner avait pris la brochure et l'avait fixée, bouche bée.

– C'est énorme !



Il l'avait ouverte et avait passé en revue tout ce que proposait la ville de Berlin.

– On pourra aller dans ces boîtes, aussi ?

– Malheureusement, manquer plus d'une semaine de classe, quelle que soit la nature du voyage, n'est pas bien vu par le rectorat. Alors pas de boîtes, j'en ai peur. Nous n'y passerons que trois jours, mais je me disais que vous ne voudriez pas rater cette occasion. J'ai le sentiment qu'un moment historique nous attend.

Le sourire de Conner avait disparu lorsque ses yeux étaient tombés, en bas de la brochure, sur le prix du voyage.

– Houlà, c'est une occasion chère.

– Voyager n'est jamais économique, je le crains. Mais il y a différentes façons de lever des fonds dont je pourrais vous...

– Oh, attendez ! J'oublie toujours que ma mère vient d'épouser un médecin ! On n'est plus pauvres, maintenant ! Mais au fait, est-ce que moi, je suis toujours pauvre ? Faudra que je leur pose la question. Je ne sais toujours pas comment ça marche, cette histoire de beau-père.

Les sourcils relevés, Mme Peters avait cligné des yeux, ne sachant quoi répondre.

– C'est une conversation que vous devrez avoir en famille, mais mon numéro de téléphone est au bas de la brochure si vous avez besoin de mon aide pour les convaincre, avait-elle dit avec un clin d'œil furtif.

– Merci, madame Peters ! Qui d'autre avez-vous invité ?

– Juste une poignée d'élèves. J'ai appris à mes dépens qu'emmener plus de six élèves pour un chaperon en voyage peut conduire à une scène digne de *Sa Majesté des Mouches*.

– Je comprends.

Conner n'avait pu s'enlever de la tête l'image de Mme Peters attachée par une tribu de sixièmes, en train de rôtir à la broche au-dessus d'un feu de camp.



– Mais Bree Campbell s’est déjà inscrite. Je crois qu’elle est dans la classe de Mlle York avec vous ?

Conner avait senti son cœur s’emballer d’un coup. Les joues rouges, il s’était pincé les lèvres pour réfréner un sourire.

– Ah bon, avait-il dit doucement, alors qu’au fond de lui il explosait de joie : *Oh ! mon Dieu ! Bree Campbell vient en Allemagne ! C’est génial ! C’est la meilleure nouvelle du monde !*

– Elle a plutôt une belle plume, elle aussi. J’imagine que vous vous entendez bien, avait ajouté Mme Peters, qui ignorait totalement l’affolement de Conner. J’espère que vous pourrez vous joindre à nous. À présent, vous pouvez retourner en classe.

Conner avait fait un signe de tête, s’était levé, et n’avait cessé de hocher la tête jusqu’à la salle de biologie. Il ne comprenait pas pourquoi la température grimpeait chaque fois qu’il voyait Bree Campbell ou entendait quelqu’un parler d’elle. Il n’était même pas sûr de ce qu’il ressentait pour elle, mais pour une raison ou une autre, il avait toujours hâte de la voir et désirait vraiment lui plaire.

Il était incapable de l’expliquer malgré tous ses efforts. Une chose était sûre, cependant, *il fallait aller en Allemagne !*

L’annonce à sa mère et à son beau-père s’était passée aussi bien qu’il l’avait imaginé.

– C’est vraiment une excellente occasion d’apprendre, avait-il répété. L’Allemagne est un endroit super important où il s’est passé plein de trucs historiques ; il a dû y avoir une guerre à un moment... Je peux y aller ? Je peux ?

Charlotte et Bob étaient assis sur le canapé devant lui et lisaient la brochure. Tous deux venaient à l’instant de rentrer de l’hôpital pour enfants où ils travaillaient et n’avaient même pas eu le temps de se changer qu’un Conner trop enthousiaste leur était tombé dessus.

– Cela m’a l’air d’être un voyage exceptionnel, avait commenté Charlotte. Ton père aurait adoré entendre parler de la boîte à souvenirs des frères Grimm!

– Je sais, je sais! Du coup, il faut que j’y aille, que je le vive pour tout le monde! S’il te plaît, je peux?

Il sautillait sur place. Chaque fois que Conner avait quelque chose à leur demander, il se transformait en chihuahua survolté.

Ils n’avaient eu qu’une seconde d’hésitation, qui avait paru durer une heure à Conner.

– Allez! Alex peut vivre dans une autre dimension, mais moi, je ne peux pas faire un voyage scolaire en Allemagne?

– Mais tu peux tout à fait partir, avait répondu Charlotte.

– OUI! avait lancé Conner, les bras en l’air.

– À condition que tu paies.

Conner avait immédiatement baissé les mains; son excitation était retombée comme un ballon crevé.

– J’ai treize ans... je ne peux pas m’offrir un voyage en Europe!

– Certes, mais depuis que nous avons emménagé chez Bob, on te donne de l’argent de poche en échange de ton aide à la maison, et ton quatorzième anniversaire arrive bientôt. Si tu fais la somme de tout ça, en plus d’une levée de fonds à l’école, tu pourras payer...

– La moitié, avait conclu Conner, qui avait déjà résolu toutes les équations possibles en fonction de la réponse parentale qu’on allait lui assener. Donc j’aurai de quoi partir, mais pas de quoi revenir.

Bob avait baissé les yeux sur la brochure avec un haussement d’épaules.

– Charlotte, et si nous faisons un compromis? Après tout, c’est une belle opportunité. De plus, c’est un gamin exemplaire, ça ne peut pas faire de mal de le récompenser un peu.

– Merci, Bob! Maman, tu dois écouter ton mari! avait dit Conner en pointant un doigt vers lui comme on dirige un avion dans un aéroport.



Charlotte avait réfléchi un instant.

– Ça me va. Si tu gagnes la moitié et montres que ce voyage est vraiment important pour toi, nous te donnerons l'autre moitié. Marché conclu ?

Conner se trémoussait d'excitation.

– Merci, merci, merci ! avait-il répondu en leur serrant la main. C'était un plaisir de faire affaire avec vous !

Ainsi, après quatre mois d'argent de poche économisé et l'argent de son anniversaire, et après avoir vendu à l'école des bonbons, des gâteaux et de la poterie immonde (dont la grande majorité avait d'ailleurs été achetée par Charlotte et Bob), il avait récotté la moitié du prix de son voyage et allait partir pour l'Allemagne.

Au début de la semaine de son départ, lorsque Conner aurait dû commencer à faire ses valises, Bob était entré dans sa chambre avec une surprise. Il avait déposé une très vieille et très poussiéreuse valise sur le lit de son beau-fils. Marron, recouverte d'autocollants d'endroits célèbres, elle avait répandu une odeur de pieds dans la chambre de Conner.

Les mains sur les hanches, Bob avait regardé fièrement sa valise.

– Et voilà !

– Et voilà quoi ? C'est un cercueil, ce truc ?

– Non, c'est la valise que je transportais pendant mon propre voyage en Europe après la fac, avait dit Bob en la tapotant sur le côté comme un vieux toutou. On a vécu de bons moments, elle et moi... on est allés partout ! Je me suis dit qu'elle te servirait en Allemagne.

Conner ne pouvait se résoudre à l'emporter à l'étranger ; il avait même été surpris qu'elle ne se décompose pas comme une momie exposée ainsi aux éléments après des millénaires.

– Je ne sais pas quoi dire, Bob.

Il cachait ses réserves sous un faux sourire. Il ne pouvait refuser, après le soutien que lui avait apporté son beau-père.



– Pas la peine de me remercier, avait répondu ce dernier, complètement à côté de la plaque. Mais fais-moi le plaisir de trouver un autocollant de Berlin pour elle.

– Tu en parles comme d'une femme...

– Bien sûr, elle s'appelle Betsy! Profites-en bien! Ah, j'ai failli oublier, la boucle gauche est difficile à fermer. N'hésite pas à forcer, tu devrais y arriver, avait dit Bob avant de sortir de la chambre de son beau-fils.

La fin de semaine venue, Conner comprit exactement ce que Bob avait voulu dire quand il essaya de la fermer après avoir ajouté les pantalons. Il s'y reprit à trois fois, manquant se casser le dos, et se soumit à Betsy.

– Très bien, peut-être que six paires de chaussettes, quatre tee-shirts, cinq slips, deux pulls, mon pyjama, mon jeton porte-bonheur, une brosse à dents et une seule pierre porte-bonheur suffiront.

Conner retira le superflu de la valise et termina ses préparatifs.

Il était amplement l'heure de se coucher, mais il voulait rester éveillé encore un moment. Il voulait vivre cette excitation aussi longtemps que possible. Penser à son voyage en Allemagne était une excellente échappatoire. Mais en regardant sa chambre et en écoutant le silence absolu de la maison, Conner ne put résister à la solitude qu'il avait réprimée. Quelque chose manquait à sa vie... Sa sœur.

Il ouvrit la fenêtre pour rompre le silence autour de lui. Sycamore Drive était aussi tranquille que la maison, ce qui n'arrangea rien. Il leva les yeux vers le ciel étoilé et se demanda si Alex voyait les mêmes astres de là où elle était. Peut-être que le Pays des contes était une des étoiles qu'il contemplait mais n'avait pas encore été découverte? Ne serait-ce pas merveilleux? Penser que lui et sa sœur n'étaient qu'à quelques années-lumière de distance, et non dans deux dimensions séparées...

Lorsque la solitude lui devint insupportable, il se demanda si elle aussi était réveillée.





Il descendit l'escalier pour se rendre au salon. Au mur nu était accroché un grand miroir doré, celui que leur grand-mère leur avait offert la dernière fois qu'ils s'étaient réunis ; c'était le seul objet qui permettait aux jumeaux de communiquer d'un monde à l'autre.

Il toucha le cadre doré, qui se mit à luire. Il allait luire jusqu'à ce qu'Alex apparaisse dans le miroir, ou alors il reprendrait sa teinte ordinaire si elle n'arrivait pas ; ce soir-là, elle n'arriva pas.

– Elle doit être occupée, se dit Conner à voix basse. Elle est toujours très occupée.

Après son retour, lors de sa dernière aventure dans le monde des contes de fées, Conner avait eu pour habitude de discuter avec sa sœur tous les jours dans le miroir pendant plusieurs heures. Elle lui racontait tout des leçons que lui donnait leur grand-mère et de son apprentissage de la magie. Lui, parlait de ses journées à l'école et de tout ce qu'il avait appris, mais ses histoires à elle paraissaient toujours plus intéressantes.

Hélas, comme Alex s'impliquait toujours plus dans les affaires du monde des contes de fées, les conversations quotidiennes entre les jumeaux devenaient de plus en plus rares. Parfois, une semaine entière s'écoulait, et Conner se demandait même si sa sœur avait encore besoin de lui. Il avait toujours su qu'un jour ils grandiraient et mèneraient des vies séparées... Simplement, il n'avait jamais pensé que ce jour arriverait si vite.

Conner toucha le miroir de nouveau et patienta, espérant voir sa sœur apparaître. Il ne voulait pas aller en Allemagne sans avoir eu l'occasion de lui parler.

– Il faut croire que ça attendra mon retour, dit Conner avant de remonter se coucher.

À la seconde où il atteignit les marches, il entendit une petite voix derrière lui :

– Conner ? Tu es là ?